**MEURTRE EN EAU CLAIRE**

Chaque année, c’est une tradition. Je passe une semaine de vacances sur l’île de Porquerolles, située au large de la ville d’Hyères. C’est un endroit tout simplement magique, hors du temps. Les « pointus » multicolores amarrés au port, les champs d’oliviers plantés sur cette terre brune, les bougainvilliers rouge orangé qui recouvrent les murs des maisons. Je loge depuis une quinzaine d’années déjà chez Marguerite, dans une jolie petite bâtisse à la sortie du village : des pierres blanches, des volets bleu lavande, une table de jardin pour le petit déjeuner, et un vélo. Des bonheurs simples. Le matin, je parcours les sentiers bordés de pins parasols, je respire les senteurs de thym et d’eucalyptus. Les cigales retournent à la vie depuis le début de l’été, après être demeurées sous terre plusieurs années. C’est à la fois l’animal le plus bruyant et le plus difficile à apercevoir. À l’instant où je commence à entendre leur chant, je sais que la température a dépassé les 22 degrés. Un thermomètre estival implacable. En fin d’après-midi, lorsque les touristes ont regagné le continent, je profite des calanques désertes aux eaux turquoise. Quelques bateaux amarrés dans les gorges, à l’abri des vents. Un masque, un tuba et vous êtes le roi du monde. Vers 19 h, le rendez-vous est fixé autour d’un pastis et d’une partie de pétanque sur la place du village, face à l’église. Je vous le dis, des plaisirs simples. Je m’appelle Henri. J’ai 61 ans, pas trop mal conservé, au prix de nombreuses heures de sport et d’une hygiène de vie presque parfaite. J’ai plutôt bien réussi professionnellement. Sur un plan plus personnel, en revanche, je compte deux mariages et deux divorces coûteux. Une fille. Ma fille unique. Depuis l’an passé, j’ai décidé de tout plaquer et d’investir mon argent dans des projets qui me tiennent à cœur. Des projets portés par une jeune génération prometteuse et courageuse. Beaucoup de travail. Beaucoup de stress. Mais à l’instant où je pose le pied sur l’embarcadère de cette île, je range tous mes soucis au fond d’un tiroir. J’oublie tout. Je suis chez moi. En paix.

Aujourd’hui, c’est le jour de mon anniversaire. J’attends des nouvelles d’Amélia. J’espère qu’elle n’a pas encore oublié l’anniversaire de son vieux père. Nos relations n’ont pas toujours été au beau fixe. Une histoire classique d’une banalité affligeante. Un couple à la dérive. Des trahisons, des reproches, un chantage, une séparation. Beaucoup trop de souffrances et au bout du compte, ce sont souvent les enfants qui trinquent. Mon ex-femme n’a eu de cesse de lui bourrer le crâne depuis son adolescence. Le salopard qui les a abandonnés, c’est moi. Celui qui l’a trompée, c’est moi. Celui qui ne « raque » pas assez, alors qu’il est blindé, c’est encore moi. La partie était perdue d’avance. Mais, je pensais, bien naïvement je vous l’accorde, qu’en grandissant, Amélia pourrait prendre un peu de recul, comprendre que tout n’était pas forcement de ma faute. Dans un divorce, la plupart du temps, il n’y a pas le blanc d’un côté et le noir de l’autre. Le gris est très souvent la couleur dominante. Mais ça, ma fille ne l’a pas encore découvert.

Pour mon anniversaire, Marguerite a mis les petits plats dans les grands. Une belle assiette provençale avec des beignets de fleurs de courgettes, mon pêcher mignon, une tortilla aux poivrons, un tartare de tomates à l’ail et à la *Burrata* et du jambon cru. Le tout accompagné d’une bouteille de rosé de l’île, bien glacée. Je crois que Marguerite a toujours eu un faible pour moi. De petites attentions, des sourires en coin, un déhanchement un brin provocateur. Cela m’amuse, mais je ne fais rien pour l’encourager. Bien au contraire. Je reste à ma place, celle du client sympathique, aimable, parfois un peu râleur. Je n’ai jamais franchi la ligne jaune. Je suis installé sur un fauteuil, un pastis à la main. Tous les hôtes se joignent à moi pour ce dîner de fête. Un couple de Parisiens, Vivianne et Louis, la soixantaine distinguée, et un jeune trentenaire, Charles, sportif et amateur de plongée. On discute, on échange sur la journée, sur les trésors cachés de notre île que l’on souhaiterait pouvoir conserver intacte, sur la tranquillité retrouvée jusqu’au premier bateau du lendemain matin. L’air est encore chaud. Une légère brise nous enveloppe délicieusement. Charles me propose d’aller plonger avec lui dans deux jours sur l’île de Port Cros. Une réserve naturelle, un autre endroit privilégié, à l’abri des regards. Banco ! J’adore la plongée. Cette sensation de flotter entre deux eaux, le silence, la magie des fonds marins. La réserve est réputée notamment pour ses épaves, clouées à plus de cinquante mètres de profondeur depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Une plongée de « pros », encadrée, sans risque ou presque. Quand je décide de passer à table, toujours aucune nouvelle d’Amélia. La douceur provençale me berce, le rosé bien frais dans mon verre me réconforte. Je jette un œil à mon portable, de temps en temps, l’air de rien. Sur la place du village, les enfants sont nombreux. Certains font des tours de vélo ou bien jouent au foot, d’autres sont assis en tailleur et vendent quelques articles confectionnés dans la journée. Une tradition sur l’île. Une dernière promenade jusqu’au port puis je décide d’aller me coucher. Amélia m’a une nouvelle fois oublié.

Le lendemain matin, le petit déjeuner est installé sur la terrasse, sous la tonnelle. Du pain, des viennoiseries, une salade de pêches et de brugnons à la menthe fraiche, des yaourts. Les confitures sont maison. Marguerite s’est lancée cette année dans deux confections originales : oranges amères-gingembre et mandarine-basilic. Une réussite ! Je prends mon café en compagnie de Charles. Le jeune homme est sympathique. Bel homme, un charme évident. Il bosse dans l’immobilier, il a la *tchatche*! Il me parle de ses voyages, de ses passions, de ses coups de cœur. Je me revois à son âge. La même fougue. La même envie de dévorer la vie. À pleines dents !

— Tu as un de ces succès ! Toujours sur ton portable.

Charles me regarde, amusé.

— Ce n’est pas du tout ce que tu crois. Je suis un dingue de polars, et je fais partie d’un groupe sur *Facebook* qui s’appelle « Thrillers et vous ». Je pourrais passer la journée dessus si je voulais. On échange des avis sur nos lectures. On crée des liens. On se retrouve sur des salons. Il y a des concours, des challenges. C’est sympa, dynamique.

— Je suis de la vieille école avec tous ces réseaux. J’avoue que je sature. Je les utilise pour le boulot, mais sur un plan plus personnel, j’évite. Je ne comprends pas bien le plaisir qu’éprouvent tous ces gens à communiquer à la terre entière sur leur dernier dîner ou leurs activités du week-end. Moi je suis plutôt du genre « vivons heureux, vivons cachés » !

— Mais Henri, tout se passe sur internet maintenant. Tu fais tes courses, tu achètes tes fringues, tu commandes à manger, tu réserves des vacances, tu dragues… Absolument tout. Tu ne peux pas faire comme si cela n’existait pas.

Le fossé qui sépare nos deux générations n’a jamais été aussi évident. Je me sens totalement dépassé. Trop vieux.

— Et qu’organise-t-il de spécial ce groupe de polars ?

— Top secret. Tant que les missions ne sont pas validées, on ne peut rien dire.

— C’est sympa.

— Tu aimes les polars ?

— Ce n’est pas trop mon genre de lecture. Je préfère les romans historiques ou bien les biographies. Mais j’en lis de temps en temps. Après je trouve qu’on nous bassine un peu trop avec ce genre de littérature. À la télévision, il n’y a pas un jour sans une série ou un feuilleton policier.

— Je suis d’accord, mais c’est à la mode. Ça marche. Et honnêtement, grâce à ce groupe *,* j’ai découvert de sacrés auteurs, tous inconnus du grand public. Le genre de bouquins que tu ne rencontres pas dans les rayons de la FNAC et qui franchement mériteraient d’y avoir leur place.

— J’aimerais bien me lancer un jour dans l’écriture, mais je n’ose pas.

— Tu devrais ! Tu sais qu’un Français sur deux a un manuscrit chez lui ?

— Mais combien sautent le pas ?

— Entre les personnes qui n’osent pas et celles qui ne trouvent pas d’éditeurs, au final il y a peu d’élus…

Je termine mon café en jetant un œil au flot de touristes qui commencent à débarquer sur l’île avec parasol, glacière et casquette vissée sur le crâne. J’entends la sirène du bateau qui annonce son départ pour la Tour fondue où des centaines d’autres vacanciers attendent, impatients. Ils vont majoritairement se diriger vers deux plages : la célèbre plage d’argent à l’ouest et celle de Notre-Dame à l’est. Les deux plus fréquentées. Il est donc grand temps pour moi de prendre mon vélo pour aller me perdre dans les sentiers, très loin de la foule.

En fin d’après-midi, nous décidons avec Charles d’aller rendre une petite visite au club de plongée. La sortie est prévue pour le lendemain matin. Départ à 9 h pour l’île de Port-Cros. Les moniteurs vérifient nos diplômes, nous choisissons nos équipements. Tout est prêt. Je suis un bon plongeur. Passionné depuis les premiers reportages de Cousteau et de sa Calypso, j’ai eu la chance de découvrir les fonds marins de plusieurs pays mythiques, la mer rouge, les Maldives, les îles Surin en Thaïlande et bien évidemment la grande barrière de corail. Mais la réserve naturelle de Port-Cros tient une place particulière dans mon cœur. Certes impossible d’y croiser un requin-baleine, une tortue marine ou bien une raie manta, mais l’ambiance est familiale et les sites préservés. On va se régaler.

La journée se passe. Douce, ensoleillée, tranquille. Je reprends mon vélo pour aller arpenter les sentiers jusqu’au phare. Ça grimpe sec, mais une fois parvenu au sommet, quel paysage ! La mer à perte de vue, des falaises de schiste abruptes, déchirées. Une eau transparente. Je jette un œil à ma montre. Il est déjà 19 heures. Je dois rentrer dîner avec mon couple de Parisiens ce soir. Au programme : aïoli géant. Je conserve depuis la nuit dernière une petite boule au creux du ventre. J’ai fait un cauchemar. Je me suis réveillé vers 4 heures, en sueur, suffocant. Je flânais sur la plage. Je me suis senti soudain attiré par une sorte de chant. J’ai commencé à marcher dans l’eau, vêtu d’un short et d’un tee-shirt. Je cherchais à découvrir d’où pouvait bien provenir ce son si mélodieux. J’avançais, l’esprit vide. Au moment où l’eau a envahi ma bouche et mes narines, j’ai perdu pied. Je me suis enfoncé, sans me débattre. La musique devenait de plus en plus stridente. J’avais mal aux oreilles. J’ai ouvert la bouche et je me suis réveillé. Paniqué. Avec cette sensation d’étouffer. Avec cette sensation que j’allais mourir.

Le lendemain matin, Charles et moi embarquons sur le bateau de plongée, direction le parc national de Port-Cros. Quarante-cinq minutes de traversée qui permettent aux plongeurs d’échanger sur leurs expériences, leur matériel. Nous réalisons avec Charles que nous avons acheté le même ordinateur de plongée. Un outil essentiel pour calculer sa profondeur, son temps de plongée et organiser sa décompression. Une question de survie ! Indispensable.

Nous voilà arrivés. Enfin ! Je m’équipe. Charles et moi sommes détenteurs du niveau 3, c’est-à-dire que nous sommes capables de plonger en autonomie jusqu’à soixante mètres. Le moniteur nous permet donc de former un binôme. Les abîmes nous attendent. Nous descendons. Doucement. Le mouvement des palmes ondule. À cet instant, je pense à Jean-Marc Barr, virevoltant avec un dauphin, dans *le grand bleu*. Quel silence. Quelle sensation de légèreté. Soudain, Charles pointe du doigt un poulpe retranché dans une cavité. Nous l’observons, le regard braqué dans le renfoncement. Un tentacule se déploie, puis un autre. Je perçois maintenant ses ventouses, un outil indispensable pour se déplacer, s’accrocher, palper, goûter son environnement et capturer ses proies. Puis sort enfin la tête. Il est énorme. Totalement absorbé par ce spectacle envoutant, j’oublie de consulter mon ordinateur. Dix minutes. Il me reste encore une grosse demi-heure pour aller contempler l’épave du *Donator*, un ancien bateau de marchandises qui a percuté une mine en 1945. Nous faisons une halte à vingt-cinq mètres pour admirer le navire dans son ensemble, parfaitement conservé après soixante-treize ans passés sous l’eau. Droit, sur le sable. Puis direction l’hélice et le safran situés à cinquante et un mètres. Le courant est fort à cet endroit. Cela nous demande un effort physique supplémentaire. Nous devons redoubler d’attention. Cette épave est un repère de poissons et de coraux multicolores. Le bleu de la mer est profond. Hypnotique. Envoutant. Nous longeons les coursives jusqu’à la petite cuisine où les fourneaux sont toujours visibles. Puis nous parvenons dans les quartiers de l’équipage où je me retrouve face à une baignoire intacte ainsi qu’une cuvette de w.c.. Charles me fait un signe. Il semble ne pas se sentir très bien. Je regarde ma montre. Encore quinze minutes. J’ai bien envie de prolonger le plaisir. Je ne parviens pas à me détacher de ce spectacle fascinant. Charles entame sa remontée en compagnie d’une monitrice. Je sais qu’il n’est pas prudent de rester seul aussi profond, mais je remarque deux autres binômes à quelques mètres de moi. Je décide de poursuivre en me rapprochant d’eux. Je n’ai rien à craindre. Dix minutes plus tard, mon alarme retentit. Il est désormais temps de remonter.

Magique. Tout simplement magique. Je suis tellement heureux. Ce monde sous-marin est vraiment fabuleux. À notre retour, le moniteur me fait bien comprendre mon erreur : Ne jamais rester seul. Surtout à cette profondeur. Une règle élémentaire de sécurité. Après un rappel à l’ordre plutôt sec, il nous demande nos informations de plongée : durée, profondeur, palier. Je consulte mon ordinateur. Les chiffres s’affichent sur l’écran. Tout est OK. Validé. Le déjeuner se passe dans la bonne humeur. La joie et les sourires sont sur tous les visages. Les plongées se sont toutes parfaitement déroulées. Chacun à son niveau. Aucun problème. Sauf peut-être Charles qui a préféré écourter. Il pensait ne plus avoir assez d’oxygène dans sa bouteille. Vers 15 heures, il est temps de préparer notre seconde sortie. Suite à une plongée profonde, il est impératif de déterminer le taux résiduel d’azote présent encore dans l’organisme pour ensuite fixer la majoration de durée à appliquer à la seconde plongée ainsi que les paliers à effectuer. Ces calculs sont vitaux. Faute de quoi, c’est l’accident de décompression, AVC, infarctus ou bien paralysie. La mort est souvent au rendez-vous si l’on ne fait pas très attention. Mais je suis une personne respectueuse, pas une tête brulée. J’ai trop entendu d’histoires dramatiques depuis que j’ai débuté ce sport pour prendre ces consignes de sécurité à la légère. OK j’ai peut-être merdé ce matin, mais je n’ai jamais mis ma vie en danger. Charles était géré par une monitrice. Je ne l’ai pas abandonné.

Les binômes se forment. On s’équipe. Enfiler une combinaison de sept millimètres d’épaisseur par 25 degrés, on étouffe vite. Le masque, les palmes, le gilet et le détendeur, l’ordinateur et enfin la bouteille. Une tonne de matériel qui, bientôt immergé dans l’eau, ne pèsera pas plus lourd qu’une plume. Cette nouvelle plongée s’effectuera autour de vingt mètres et ne devra pas dépasser 25 minutes. Tout est calculé. Le risque zéro n’existe pas, mais après plus de vingt ans à parcourir les océans, je me sens confiant, heureux, libre.

C’est parti. Un rapide équilibrage et nous nous enfonçons tranquillement dans cette immensité. L’eau est si claire. Les courants quasi inexistants. Une belle balade dans un paradis sous-marin. Charles pointe du doigt un banc d’une cinquantaine de barracudas. Ils nous tournent autour. Port-Cros est une réserve naturelle protégée, les poissons ne connaissent pas le danger. Nous sommes sur leur territoire, c’est à nous de faire attention, pas à eux. Nous parvenons à un éperon rocheux où je reste scotché face à une murène. L’animal est menaçant avec sa gueule de cauchemar et sa dentition acérée impressionnante. Elle peut engloutir sa proie en moins d’une seconde grâce à sa double mâchoire. Je repars en direction d’un massif de gorgones blanches. Un mérou gigantesque me frôle par la droite, puis ce sont au tour des rascasses de nous encercler. Même après plusieurs centaines de plongées, je ne me lasse pas de ce spectacle.

Vingt-trois minutes. Il est temps de remonter. Un palier est préférable. Soudain, je ressens une sensation étrange dans le corps. Quelques fourmillements. Des élancements dans les jambes. Pas très bon signe. Je décide d’accélérer pour retrouver l’air libre et le bateau. Une fois assis, je sens ma tête tourner. Une énorme fatigue me submerge. J’ai de plus en plus de difficulté à respirer. J’ai mal à la poitrine. Je sais parfaitement ce qui est en train de se passer. L’azote présent dans mon sang n’a pas eu le temps de s’évacuer. Il a formé des bulles de gaz qui vont augmenter peu à peu, obstruer les vaisseaux et se loger dans mes organes, mon cœur, mes poumons. Je ne parviens plus à parler. Je sens une agitation autour de moi. J’entends les téléphones, les cris du moniteur réclamant un hélicoptère d’urgence. La situation est grave. Impossible de bouger mes jambes, la moelle épinière est touchée, la paralysie toute proche. Je ne comprends pas. J’avais pourtant tout préparé. Tous mes calculs étaient bons, validés grâce aux tables de plongée et à mon ordinateur. Ce dernier ne peut pas se tromper. Je repense soudain à ce rêve, à cette sensation d’oppression, de suffocation. C’était tellement réel. C’est alors que je réalise que je vais mourir. C’est maintenant une certitude. Comment ? Quand ? Pourquoi ? Je connais désormais la réponse aux deux premières questions. Pourquoi ? Mystère. Un banal accident de plongée ou bien un meurtre parfaitement planifié ? Qui aurait intérêt à me voir disparaitre ? Mes ex-femmes qui m’ont déjà dépouillé chacune de la moitié de ma fortune ? Ma fille unique, une flambeuse invétérée ? Des concurrents jaloux de ma réussite ? Si je suis en train de faire un accident de décompression, je sais bien que l’erreur ne vient pas de moi. Quelqu’un s’en est chargé, j’en suis convaincu. Mais personne n’y prêtera attention. Ma mort ne sera jamais considérée comme suspecte. Des accidents de plongée, on en dénombre entre trente et quarante en Méditerranée pendant la saison estivale. Le profil type est un homme de plus de cinquante ans, plongeur expérimenté, détenteur du niveau 3 ou 4, plongeant à plus de 40 mètres. Aujourd’hui, je coche donc toutes les cases. Alors je cherche. Qui avait accès à mon matériel ? Marguerite, Charles, mon moniteur, les autres plongeurs, le couple de Parisiens. Ce type me dit quelque chose. Je l’ai certainement croisé quelque part. Impossible de savoir où ? La gentille et dévouée Marguerite. J’ai été un peu dur avec elle au début de la semaine. J’ai prétexté une nouvelle liaison pour me donner un peu d’air. Elle est tout le temps sur mon dos, à me cajoler, à combler le moindre de mes désirs. Le café arrive sur la table avant que je le demande. Au menu, toujours mes plats préférés. Des fleurs fraiches tous les matins sur ma table de nuit. Un beau cadeau hors de prix pour mon anniversaire. Ses intentions sont claires, mais de là à me voir disparaitre… Je n’y crois pas une seconde. Charles ? L’énigmatique Charles ? Lui seul avec notre moniteur pouvait avoir accès à mon matériel. Il a le même ordinateur de plongée. Je n’y connais absolument rien en technique. Je suis scrupuleusement les notices. Mais lui, c’est un geek. Hautement qualifié. Connecté. Il est tout à fait capable de trafiquer un ordinateur de plongée. Plus j’y pense, plus je me dis que cette éventualité est la seule envisageable. Un flash : Charles a prétexté un problème d’oxygène. Il est remonté avant moi. La profondeur ou bien la durée de plongée ont donc été trafiquées. J’ai cru demeurer quarante-cinq minutes sous l’eau. J’y suis peut-être resté cinquante ou bien cinquante-cinq minutes. Impossible de le savoir avec précision. Et là, ce n’est plus du tout la même histoire. De cette erreur, tous les paramètres de ma seconde plongée se sont donc retrouvés faussés. Un jeu d’enfant pour une personne douée en informatique. Mais pourquoi ?

J’entends l’hélicoptère arriver. Tout le monde s’agite autour de moi. Les visages sont graves. Charles est assis par terre, le dos plaqué sur le bateau. La tête baissée. Son regard est vide, mais je sens comme une joie contenue. Si je pouvais lui parler, lui demander la raison pour laquelle il a voulu me supprimer aujourd’hui. Comme ça. J’ai de plus en plus de mal à respirer. J’ai envie de vomir. Je suis en position latérale de sécurité. Mon moniteur ne me quitte pas des yeux. Il est très inquiet. Son visage ne ment pas. Je sens que la fin approche. Quelle connerie quand même. Un médecin accourt sur le bateau. Je ne sais pas si nous sommes parvenus sur le quai ou bien s’il est descendu de l’hélicoptère. Je n’ai plus toute ma raison. Je n’arrive plus à réfléchir correctement. Tout se trouble autour de moi. Les gens évoluent sur le pont au ralenti. Je ne les entends plus parler. Je tombe dans le coma. Je ne me réveillerai pas. Il est 16 h 35.

De retour à Porquerolles, Charles va devoir annoncer la mort tragique d’Henri. Un banal accident de plongée. Marguerite est sous le choc. Des cas de décès accidentels en plongée, il y en a malheureusement toujours eu, mais là… La victime est un proche. C’est son client depuis plus de quinze ans. Elle le connait si bien. C’est épouvantable. Les habitants se sont réunis chez Marguerite, y allant tous de leurs explications sur le club de plongée, l’âge, la santé, le matériel, les dangers de la mer, l’excès de confiance des touristes. Marguerite les écoute, perdue, déboussolée. Charles sort son portable. Il doit consulter ses messages. Il ouvre *Facebook,* clique sur le groupe « Thrillers et vous ». Un long fil de discussion apparaît.

— Zut, raté pour cette fois…

— Je me suis bien éclaté, mais je n’y suis pas encore arrivé !

— Trop dur comme défi…

— Dès que je termine mon bouquin, je m’y colle.

— J’abandonne. Trop compliqué.

— Je pensais avoir validé, mais je réalise que non… Trop con…

— Loupé, mais pas de beaucoup…

Charles esquisse un sourire entendu. Quelle bande de bras cassés… Lui est prêt. Il a réussi. Quelle satisfaction… Ce mois-ci, il va remporter une belle récompense. Il sera sacré meilleur contributeur, c’est incontestable, après un tel succès. Ce challenge est une première dans le groupe. Bien évidemment, l’ordre de mission n’est pas parvenu, comme la plupart du temps, sur le fil d’actualité. Il a été adressé à chaque membre volontaire par SMS. Codé. Téléphone à carte pré payée. Intraçable. La prudence est de mise. Car aujourd’hui, nous sommes tout de même très éloignés d’une simple chronique sur le dernier Olivier Norek ou Michel Bussi. Face à un tel engouement, d’autres défis vont voir le jour. C’est une évidence. La nature humaine est diabolique. Charles choisit ses mots. Précision. Efficacité. L’excitation n’a jamais été aussi forte. L’adrénaline coule dans ses veines.

— Salut les thrilleriens ! Défi relevé pour ma part. Sans grande difficulté. Je pense mériter des félicitations 😊 ! À quand le prochain ? J’ai trop hâte… Bises à tous. Bonne soirée.

Dans les cinq minutes qui suivent, un SMS arrive sur le portable de Charles. *« Heure, lieux et cause de la mort »*

*—16 h 35. Au large de Port-Cros. Embolie pulmonaire.*

*— Toutes nos félicitations Charles. Une preuve ?*

*— Un article dans la presse régionale, Var matin très certainement, sera publié demain.*

*— Ton crime parfait est donc validé. Bravo ! Mais tu n’arrives cette fois-ci qu’en seconde position. Le premier meurtre a été commis à 15 h 12. 😊 Bisous.*